

« Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je? Jusqu'à sept fois? » (Matthieu 18,21)

Le chapitre 18 de l'Évangile de Matthieu est un texte très riche dans lequel Jésus donne des instructions aux disciples sur la manière de vivre leurs relations au sein de la communauté naissante. La question de Pierre revient sur les paroles de Jésus peu auparavant : « Si ton frère vient à pécher... » Et Pierre l'interrompt, comme s'il se rendait compte qu'il n'a pas bien compris ce que son Maître vient de dire. Il lui pose alors une des questions les plus pertinentes concernant le chemin que doit suivre son disciple. Combien de fois doit-on pardonner?

« Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je? Jusqu'à sept fois? »

Le questionnement fait partie du cheminement de la foi. Le croyant n'a pas toutes les réponses, mais reste néanmoins fidèle. La question de Pierre concerne l'attitude à adopter lorsqu'un frère commet un péché contre un autre frère. Pierre pense être un bon disciple, en arrivant à pardonner jusqu'à sept fois<sup>1</sup>. Il ne s'attend pas à la réponse de Jésus, qui ébranle sa sécurité : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois. » Les disciples connaissaient les paroles de Lamek, le fils sanguinaire de Caïn, qui annonçait une vengeance jusqu'à 70 fois sept fois<sup>2</sup>. Jésus, faisant allusion à cette même déclaration, oppose le pardon infini à la vengeance illimitée.

« Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je? Jusqu'à sept fois? »

Il ne s'agit pas de pardonner à quelqu'un qui nous offense continuellement, mais plutôt de pardonner de manière répétée, dans notre cœur. Le vrai pardon, celui qui nous rend libres, se fait généralement par étapes. Ce n'est pas un sentiment, ce n'est pas oublier : c'est le choix que le croyant doit faire, non seulement lorsque l'offense est répétée, mais aussi chaque fois qu'elle lui revient à l'esprit. C'est pour cela qu'il faut pardonner 70 fois sept fois.

Chiara Lubich écrit : « Jésus [...] visait donc en premier lieu les relations entre chrétiens, entre membres d'une même communauté. C'est pourquoi il t'appartient de te comporter de cette manière en priorité avec tes frères dans la foi, en famille, au travail, à l'école, dans la communauté chrétienne dont tu fais éventuellement partie. Tu n'ignores pas qu'il faut souvent compenser l'offense reçue, par un acte ou une parole qui puisse rétablir l'équilibre. Tu sais que les manquements à l'amour sont fréquents parmi les personnes qui vivent ensemble, à cause des différences

de caractère ou pour d'autres raisons. Eh bien, dans de telles circonstances, souviens-toi que seule une attitude de pardon sans cesse renouvelé est apte à maintenir la paix et l'unité parmi des frères. Tu auras toujours tendance à penser aux défauts de ceux et celles qui t'entourent, à trop te souvenir de leur passé, à les vouloir différents de ce qu'ils sont. Il convient alors que tu prennes l'habitude de les voir avec des yeux neufs, de les considérer comme entièrement nouveaux, en les acceptant tout de suite, toujours et totalement, même s'ils ne manifestent aucun repentir<sup>3</sup>. »

« Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je? Jusqu'à sept fois? »

Nous appartenons tous à la communauté des « pardonnés », car le pardon est un don de Dieu, dont nous avons toujours besoin. Nous devrions sans cesse nous étonner de l'immensité de la miséricorde que nous recevons du Père, qui nous pardonne si nous pardonnons nous aussi à nos frères et sœurs.

Il existe des situations dans lesquelles il n'est pas facile de pardonner, des situations qui découlent de conditions politiques, sociales et économiques dans lesquelles le pardon peut prendre une dimension communautaire. Nombreux sont les exemples de femmes et d'hommes qui ont réussi à pardonner même dans les contextes les plus difficiles, aidés par la communauté qui les a soutenus.

Oswaldo, agriculteur colombien, déjà menacé de mort, a vu son frère se faire tuer. Aujourd'hui à la tête d'une association, il travaille à la réinsertion de personnes ayant vécu le conflit armé de son pays.

« Il aurait été facile de répondre à la vengeance par plus de violence, mais j'ai dit non, explique Oswaldo. Apprendre l'art du pardon est très, très difficile, mais les armes ou la guerre ne sont jamais une option pour transformer des vies. Le chemin de la transformation est autre, c'est être capable de toucher l'âme de l'autre personne et pour cela on n'a besoin ni d'orgueil ni de pouvoir : on a besoin d'humilité, la vertu la plus difficile à acquérir. »

Letizia MAGRI et la Commission Parole de vie

(1) Le nombre sept indique la totalité, le caractère exhaustif : Dieu crée le monde en sept jours (cf. Gn 1,2). En Égypte, il y a sept années d'abondance et sept années de famine (Gn 41,29-30).

(2) Oui, Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois » (Gn 4,24).

(3) Chiara LUBICH, *Parole de vie*, octobre 1981 ; cf. *Parole di Vita*, éd. Fabio Ciardi, Città Nuova, Rome 2017, p. 219.

Klaus HEMMERLE, *Dieu, l'homme, les hommes*, Nouvelle Cité 1972, p. 60-62.

*Nos rapports mutuels*

En réfléchissant sur le fondement d'où provient notre unité mutuelle comme lieu de notre unité avec Dieu, d'où provient notre communion réciproque en tant que communion avec Jésus parmi nous, nous avons entrevu déjà la voie qui nous permettra d'en réaliser le commandement et la promesse dans le moment présent. Cette voie ne peut être différente de celle qu'a suivie Jésus. On ne peut la découvrir que dans son aliénation et son abandon.

Et qu'est-ce que cela veut dire? L'unité, qui pour nous représente le but de toute vie sociale, est inaccessible par les deux voies qui apparemment permettraient de la réaliser rapidement : à savoir la voie de l'autorité et celle du sentiment.

D'abord, l'autorité ne peut réaliser l'unité à partir d'une prescription venue du dehors. Jésus ne nous a pas unis par un commandement, en nous soumettant de l'extérieur à la volonté du Père. Au contraire, il nous a assumés, il nous a accueillis en venant nous chercher là où nous étions. Il est venu à nous. Il nous a rassemblés, mais grâce à un contact personnel avec chacun dans sa singularité, dans son isolement, dans son farouche éloignement et son exil. Il nous a pris là où nous sommes, dans nos querelles, nos brouilles et nos discordes, et il nous a réunis.

Une autre voie s'est révélée absolument inefficace bien que souvent tentée par les hommes pour atteindre à l'unité : la sympathie naturelle, la communauté d'intérêts. Mais quand ces forces ont craqué, l'amour de Jésus est toujours agissant : il nous prend quand nous n'avons plus en nous aucun point d'appui pour tenir. Le oui de l'amour de Dieu pour nous, alors que nous sommes en perdition dans la tempête du péché, procède d'une initiative strictement divine. Réaliser l'unité entre nous signifie : toujours recommencer ; et pour cela il ne suffit pas de serrer encore les liens de la sympathie, de la solidarité, de l'utilité ou de la bienveillance. Pour aller de l'avant il n'y a plus qu'une ressource : entrer dans le oui de Dieu, le oui que Dieu, dans la mort et l'abandon de Jésus, nous a jeté comme un pont entre nous, quand tous les ponts purement humains étaient détruits.

Par là nous ne voulons minimiser ni l'autorité

humaine en tant que facteur d'ordre, ni l'importance des liens et des rapports naturels. Cependant, ils ne suffisent pas à assurer cette unité plénière que Dieu nous a rendue accessible par le sacrifice de Jésus-Christ. Or nous ne pouvons espérer atteindre à cette plénitude par un autre chemin que celui que Dieu nous a ouvert : il nous faut suivre Jésus, tandis qu'il se donne. Cet itinéraire est celui de la libération. Finie la peur de nous-mêmes qui s'achève en lâcheté, les uns devant les autres. Retrouvées dans une fraîcheur nouvelle, les attaches que la nature fixe entre nous, même sur le plan du sentiment ou de l'intérêt.

L'ordre, la rectitude des rapports sociaux, et aussi bien leur chaleur humaine sont un fondement de rechange, indispensable là où l'union ne se réalise pas à plein sur le plan purement naturel ou matériel. L'unité, qui est notre vocation, exige bien plutôt que nous placions à sa base, pour ce qui nous regarde, ce qui en est le fondement de par Dieu : la miséricorde par laquelle il nous a saisis en Jésus crucifié, quand son abandon l'a solidarisé avec notre sort. De même que l'alliance entre Dieu et le peuple d'Israël devait se réaliser non seulement dans la fidélité à Dieu mais dans la fidélité réciproque et dans le respect du pacte, de même en serait-il – et plus radicalement – pour l'alliance nouvelle et éternelle que Dieu a conclue avec l'humanité, dans le sang de Jésus. C'est le pacte de sa miséricorde qui nous a été offert en Jésus de façon irrévocable.

Notre unité au nom de Jésus monte à ce niveau quand nous répondons à la miséricorde de Dieu en Jésus à notre égard par le pacte de miséricorde entre nous, c'est-à-dire par la convention explicite de nous pardonner mutuellement « 70 fois sept fois » (Mt 18,21-22). Ce n'est sans doute pas une coïncidence accidentelle si cette exhortation de Jésus au pardon inlassable fait suite dans l'Évangile, sans transition, à la promesse de sa présence au milieu de nous, là où nous sommes un en son nom.

Le recommencement inlassable que nous permet le pardon mutuel est le fondement que nous devons poser parmi nous à une société chrétienne vivante. La réalisation de l'aspect sociologique de la foi en dépend.

Rien là-dedans de romantique ou de chimérique. Au contraire, c'est le moyen de faire passer à l'acte la vérité intégrale. La disposition à pardonner rétablit les relations entre personnes, les libère des émotions, des exaspérations ; alors seulement le regard s'ouvre sur ce qui entre nous est possible et nécessaire, et c'est tout bénéfique pour l'un et l'autre partenaire.